

10. Nov. 1971

Le jazz, par Jean-Robert Masson

## Alan Silva à la Biennale de Paris

**S**ELON ses organisateurs mêmes, le jazz aura été l'une des attractions majeures de la Biennale de Paris. Durant cinq semaines, les concerts hebdomadaires qu'y programma l'O.R.T.F. s'y déroulèrent devant un public nombreux et attentif. Il revenait à l'orchestre d'Alan Silva de mettre le point final, le soir du 1<sup>er</sup> novembre, à des rencontres d'un haut niveau où le jazz contemporain recensa moins ses incertitudes que l'acquis très divers de ses efforts d'émancipation et de renouvellement. Les adieux de Vincennes furent dignes de la circonstance.

Chaque année, comme le veut maintenant une tradition bien établie, Alan Silva convoque, sur l'estrade et dans la salle, tout ce que Paris recèle de fanatiques du free jazz. En 1970, ce fut un concert mémorable, celui du 29 décembre à la Maison de l'O.R.T.F., qu'un album de trois disques récemment paru sous l'étiquette « Actuel » fait revivre jusqu'en ses passages les plus torrides. Le rendez-vous de cette année avait donc été pris au parc floral, pour la clôture de la Biennale et la création mondiale d'une œuvre ambitieuse, longue de deux heures, *Rituals Number 2 You*. La rareté de l'événement fut saluée comme il convient. Plus de quatre mille sympathisants, serrés sur les gradins du forum, firent un triomphe à ce visiteur annuel, figure d'une presque légende, et qui leur offrait d'abord ce spectacle insolite : vingt-neuf musiciens de tous horizons — Américains, Européens et Français, Noirs et Blancs — réunis côte à côte pour ce seul soir, en compagnie de la plus riche palette instrumentale qui se puisse imaginer sur une scène de jazz : piano et orgue, contrebasses et vibraphone, batteries, gongs orientaux et multiples instruments de percussion, saxophones alto, ténor, soprano et baryton, violoncelles, flûtes et trompettes...

Ce grand rassemblement avait déjà en soi la force de l'exceptionnel. Ce qui suivit n'entama pas, au contraire, une si remarquable impression. L'univers musical d'Alan Silva (cette formule pratique définit, en fait, une réalité commune à tous les membres de l'orchestre, non celle d'un seul) se fonde sur un dynamisme de masse apparemment inépuisable. Avec lui, le phrasé collectif, qui fut la règle d'or du jazz orchestral classique, acquiert une dimension proche de la mesure : toutes les virtualités sonores que recèle cette entité à vingt-neuf têtes sont exploitées à la limite du possible, en un spectacle grandiose, au souffle d'épopée.

Mais il y a mieux. Loin de chercher à les résoudre une à une, l'orchestre d'Alan Silva assume d'emblée les contradictions contre lesquelles viennent buter souvent les adeptes du free jazz. Ce que Silva revendique, c'est une conciliation, déraisonnable et pourtant réussie, entre les termes antithétiques du langage jazziste : improvisation et écriture, pur jeu des sonorités exacerbées et contraintes d'un discours logiquement articulé, rigoureusement conduit. Tentative admirable d'audace, assurément. Alan Silva et ses musiciens bâtirent une immense cathédrale sonore, toute de contrastes et d'angles vifs, habitée de résonances hugoliennes, où le principe d'alternance fit loi. Aux passages d'une tension collective presque insoutenable, succédèrent, en un tournoiement cyclique qui rappelait les recherches d'un Charles Mingus et surtout, plus près d'aujourd'hui, la thématique d'un Cecil Taylor, des moments de détente, d'intimité, d'humour même, au cours desquels les talents individuels purent s'exprimer en duos, en trios, voire sur un fond de quasi-silence. Les saxophonistes Frank Wright, Steve Lacy et Arthur

Jones, le trompettiste Ted Curson, la violoncelliste Irene Aebi, le pianiste Bobby Few se glissèrent ainsi, en toute liberté, au creux des accalmies. Et Alan Silva lui-même, remarquable au violoncelle, ne fut pas alors le dernier à rendre sensible l'accord profond qui liait les deux visages apparemment inconciliables de sa propre création. Qu'une invention sans contrainte s'effondre dans l'anarchie et qu'une écriture privée de ferveur, de conviction intime, s'étiolle dans le formalisme, voilà une double évidence, certes familière au jazz actuel, mais qu'il convenait de rappeler avec éclat. La partie jouée et le pari gagné, Alan Silva pourra nous faire attendre, tout à loisir, son rendez-vous de 1972.

J.-R. M.